

FAIRE TOMBER LES LIMITES

SARAH MARCUSE La metteuse en scène revient sur les expériences qui l'ont conduite à l'écriture de sa dernière pièce, *L'Invisible Chemin*, jouée en septembre à Nouméa.

JUDITH MARCHAL

Théâtre ► C'est dans une salle au sixième étage du Théâtre Saint-Gervais que Sarah Marcuse nous recevait, il y a quelques semaines, entre deux répétitions de sa prochaine création, *L'Invisible Chemin*. Comédienne dans de nombreuses pièces comme *Peter Pan* (2000/2005) mis en scène par Jean Liermier, ou *Nos Amours bêtes* (2014) de Fabrice Melquiot, elle se fait aussi auteure et chanteuse dans deux albums, *Petits Mantras magiques à chanter soi-même pour tomber heureux* (2005) et *Des Tocs et des Breloques* (2011).

Assise en tailleur sur le sol et vêtue d'un t-shirt rose portant l'inscription «amour», l'artiste se souvient de ses premiers pas sur les planches et des réflexions qui ont présidé à l'écriture de sa dernière pièce. A l'heure où s'impriment ces lignes, l'équipe de *L'Invisible Chemin* revient de Nouvelle-Calédonie, où elle a joué ses premières représentations.

Suite de déclics

Les voyages, Sarah Marcuse connaît bien. Née à Taïwan, elle accomplit sa scolarité obligatoire à l'école Rudolf Steiner, après des années passées entre la Suisse et la France. A 14 ans, l'adolescente monte avec sa classe *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht. «Ça a été une véritable révélation! J'ai tout de suite su que je voulais devenir comédienne.» Curieuse, la jeune femme souhaite tout de même découvrir l'enseignement traditionnel et passe sa maturité à Genève, au Collège Voltaire, avant une année de Lettres en histoire de l'art, chinois et photographie.

Mais l'appel de la scène l'emporte. Entre un avenir de comédienne, d'acrobate ou de chanteuse, l'hésitation est grande. Son choix oscille entre l'École Dimitri, spécialisée dans l'art du mouvement, et l'École de théâtre Serge

Martin. Il suffira d'une année passée dans la première pour comprendre que la seconde était la bonne. «Toutes les questions liées à l'espace scénique m'ont beaucoup parlé. Sans le savoir, ça correspondait exactement à ce que j'avais envie de faire.»

Une fois son diplôme obtenu, elle fonde une compagnie avec quatre autres élèves. Ils montent un spectacle de Xavier Durringer, jusqu'alors jamais joué en Suisse. «On a fait appel à un metteur en scène extérieur qu'on connaissait bien. Mais assez vite, je me suis rendue compte qu'on était tout à fait capable de faire de la mise en scène, et que c'était donc dommage de se cacher derrière quelqu'un.»

L'idée naît alors de réaliser une pièce collective pour leur prochain spectacle, un élément déclencheur dans la carrière de la comédienne: «J'avais plein d'idées alors que je n'avais jamais imaginé me mettre à la mise en scène. En me plaçant à l'extérieur, je me suis aperçue que j'avais une bonne conception de l'espace et de la rythmique. C'est comme si tout le travail que j'avais fait en musique et sur le corps se mettait finalement en place!»

En 1999, Sarah Marcuse décide d'assister Oscar Gómez Mata pour *Zoo de nuit*. Une expérience qui ne s'avère pas très fructueuse: «J'étais une très mauvaise assistante!», rit-elle. En résulte une prise de conscience qui déterminera son travail par la suite: «Le texte qu'on avait choisi, qui était très glauque, ne me convenait pas du tout. Jen'avais pas envie de mettre mon énergie et une année de mon temps dans des textes aussi pessimistes.»

Véhiculer du positif

Depuis, Sarah Marcuse préfère se concentrer sur des réalisations plus philosophiques et positives, offrant matière à réflexion: «Ce qui me plaît, c'est de faire rire les gens et pouvoir



«Ce qui me plaît, c'est de faire rire les gens et pouvoir ainsi passer de l'humour à l'émotion.» DOMINIQUE VALLÉS

ainsi passer de l'humour à l'émotion. Le public a alors le cœur tout ouvert et sera prêt à entendre, même sans s'en rendre compte, des choses plus profondes.»

Sa première création, *Karaoke funèbre*, présentée au Théâtre du Loup en 2000, marque le début d'une longue histoire. Refusant de tomber dans la critique sociale qu'elle estime «trop facile» et déjà omniprésente au quotidien, elle souhaite raconter autre chose. Dans sa pièce *Luna Parc* (2004), prix de la Société suisse des auteurs, un couple de forains crée un manège où les peurs des gens qui s'y jettent se retrouvent enfermées dans des boîtes de conserve. «Qu'est-ce qui se passe quand on dépasse ses peurs? Tous mes spectacles parlent de ce qui nous limite, nous empêche d'être libres.»

L'Invisible Chemin est de cette veine-là. Il y est question du cheminement initiatique d'un président, se faisant interner après avoir aperçu en pleine réunion sa mère décédée. Une pièce axée sur «les potentiels inexplorés de l'humain, comme la capacité à voir ou à entendre ce que d'autres ne voient pas.» Douze comédiens et musiciens occuperont les planches: six femmes et

six hommes, pour un respect complet de la parité.

Cette pièce est le fruit d'une réflexion débutée il y a quatre ans, lorsque Sarah Marcuse se trouve confrontée à des épreuves personnelles. Elle commence alors à suivre «un chemin plus spirituel» et voyage à travers le monde. «J'ai cherché des réponses dans ce que je n'aurais jamais imaginé auparavant. Je suis allée voir des guérisseurs et des chamanes, et j'ai rencontré des gens qui étaient dans une 'catégorie' que j'aurais pu moi-même qualifier de 'douteuse', malgré mon ouverture d'esprit.»

Réalité cachée

Ces rencontres l'amènent à analyser sa perception de la réalité et à se questionner sur tout ce qui a trait à l'invisible. «Dans certains cas, on l'accepte facilement, comme en amour. On ne le voit pas, mais on sait qu'il est là tout le temps. En revanche, d'autres perceptions sont rangées dans des cases et placées dans des asiles.»

La metteuse en scène réalise alors un «véritable travail de documentariste» en rencontrant des personnes qui vivent quotidiennement ces perceptions différentes. «Lorsqu'on écoute

leurs témoignages, on n'a pas besoin de savoir si c'est la vérité, on sent que ce qu'ils vivent est vrai. Dans le fond, on sait si peu de choses. Pourtant, on a toujours besoin de définir le monde et d'établir des limites. Cette pièce est là pour dire: 'Et si on osait faire tomber ces limites?'

Les habitants de Nouméa ont été les premiers à découvrir *L'Invisible Chemin*. «Après avoir lu la pièce, une proche connaissance qui vit là-bas est allée rencontrer le directeur du centre culturel du Mont-Dore, pour lui vendre le projet.» L'aventure se poursuivra à Genève lors d'une résidence au Théâtre Pitoëff à l'automne 2020, où la pièce sera jouée durant un mois.

«Ce qui est significatif pour moi, c'est que mon rêve le plus audacieux soit invité à se produire exactement à l'autre bout du monde. Il est important de suivre la petite voix à l'intérieur qui dit: 'Ça paraît fou, mais j'y crois quand même.' Puisque la pièce parle justement de l'importance de maîtriser nos pensées pour conduire nos vies, c'est un joli clin d'œil.» Pour retrouver cet *Invisible Chemin* sur la scène genevoise, il faudra donc attendre l'année prochaine. I